

Recherches sociographiques



Lucia FERRETTI, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain. Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*

Louis Rousseau

Volume 36, numéro 1, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056946ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056946ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, L. (1995). Compte rendu de [Lucia FERRETTI, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain. Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 190–192. <https://doi.org/10.7202/056946ar>

LUCIA FERRETTI, *Entre voisins. La société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 264 p.

Je ne puis qu'inscrire, d'entrée de jeu, mon plaisir et ma satisfaction à la lecture du livre de Ferretti. Pour autant que je sache, il s'agit de la première étude cherchant à nous décrire l'accès d'une population à un processus d'urbanisation et d'industrialisation de grande envergure tel que celui qui se déroule autour du centre montréalais et à le faire en privilégiant le cadre déjà fort ancien de l'organisation sociale-religieuse paroissiale. Il y a pourtant là un vieux compte interprétatif à régler au profit des sciences humaines québécoises et beaucoup plus largement sans doute. Entre les images reçues du handicap des mentalités traditionnelles pour les nouvelles populations urbaines (FALARDEAU), du pur héritage anhistorique (DUMONT) ou des simples traces résiduelles marginales et anachroniques (LAMONDE), Ferretti a choisi l'hypothèse d'un potentiel créateur pouvant surgir de l'ancien espace socioculturel et lui permettre d'agir à titre de facteur dynamique dans les processus qui modifient profondément nos sociétés entre le milieu du XIX^e siècle et la Première Guerre mondiale. Elle participe ainsi à une modification fort heureuse des perspectives qui permet de mieux rendre compte de l'acculturation réussie de la population catholique à la révolution industrielle, nonobstant son statut socio-économique inférieur. S'agit-il ici du début d'un glissement de l'historiographie québécoise en dehors d'une arène de conflits assez stériles où se sont enfermées deux générations de chercheurs? On ose espérer que c'est tout l'apport des multiples sociétés chrétiennes (à quand de beaux travaux sur le protestantisme d'ici?) au processus d'industrialisation et d'urbanisation qui deviendra bientôt un nouveau chantier prioritaire, à l'exemple de l'historiographie britannique. Ici la recherche de Ferretti aura ouvert une nouvelle perspective et posé d'exigeants critères de démonstration.

Après avoir présenté son hypothèse, mentionné les critères ayant présidé au choix de Saint-Pierre, décrit la qualité exceptionnelle des sources utilisées et résumé la méthode d'histoire sociale choisie, l'auteure consacre ses deuxième et troisième chapitres à l'analyse des deux groupes d'acteurs, l'espace urbain occupé par la population ouvrière et les Oblats. Grâce à l'analyse de l'immense fichier nominal et spatial constitué, nous découvrons successivement, la structure professionnelle et l'emploi, les écarts sociaux et les niveaux de fortune ainsi que les rapports interethniques relativement faibles. J'aurais aimé qu'on présente un peu moins succinctement la population du tout début de l'implantation, car ces années de 1848 à 1870 ont une importance cruciale dans la transformation religieuse en cours, ce que la thèse évoque sans guère y ajouter à partir de son site particulier de telle sorte que, malgré tout, le lecteur risque de rester avec un modèle à deux moments (la réussite globale, 1870-1914, et les débuts de la dysfonctionnalité, 1914 et post.) alors que l'accrochage initial reste dans l'ombre.

L'auteure disposait d'excellentes sources pour nous faire connaître le groupe des pasteurs, les Oblats, et elle en a fait un excellent usage. J'aurais ici deux commentaires à faire, l'un portant sur la mentalité religieuse nouvelle qu'introduisent ces missionnaires, l'autre sur leur vocation originale et sa dérive montréalaise. Il faut saluer la justesse du portrait du nouveau climat religieux qui s'introduit au milieu du XIX^e siècle et que l'auteure nomme ultramontain. D'aucuns seront surpris par cet usage d'un terme qui a surtout servi au Québec à désigner des locuteurs idéologiques liés au groupe clérical. Ferretti l'emploie, comme le fait l'historiographie française, pour désigner un style, une manière de sentir et d'agir. Cet élargissement sémantique est extrêmement profitable pour parvenir à reconstituer la cohé-

rence de ce qui représente en fait l'arrivée d'une « nouvelle culture » qui se démarque tant du rigorisme d'Ancien régime que de certains traits du rationalisme moderne tout en partageant certains élans de l'enthousiasme romantique avec celui-ci. La ferveur populiste du renouveau ultramontain saura « fabriquer du social » (DURKHEIM) et de ce fait la description du cas de Saint-Pierre au cours des chapitres IV et V constitue une solide illustration.

Mais l'auteure n'a pas tout à fait saisi la vocation originelle des Oblats dans le diocèse de Montréal et même, dans les toutes premières années, à Saint-Pierre. En les appelant à Montréal, Bourget veut implanter une espèce de compagnie de *preachers* populaire, une sorte de version catholique des compagnes de Billy Graham. Le lien avec les Missions populaires inaugurées avec éclat par M^{gr} de Forbin-Janson et que le clergé local n'avait pas la capacité de poursuivre, aurait dû être davantage souligné. Cela aurait d'ailleurs permis de comprendre que la première action de l'équipe de Saint-Pierre, en 1849, la Retraite, a pour cadre le territoire de Montréal et non le seul Faubourg. Ce n'est que graduellement que les Missionnaires deviendront des Pasteurs, tout en gardant quelque chose de l'inventivité conquérante et démonstrative héritée de la *reconquista* postrévolutionnaire marseillaise.

Le travail des trois derniers chapitres, avec tout son substrat d'érudition, est fort bien mené, même si l'auteure ne réussit pas toujours à surmonter les pièges de la lourdeur démonstrative qui font partie du genre littéraire d'une thèse. Je sors assez convaincu des analyses montrant la fonction de médiation assumée par la paroisse à l'égard de ses divers groupes sociaux. L'enthousiasme le plus spécifiquement religieux comme la présence constante de la solidarité des gagne-petit en vue d'assurer le prestige du monument religieux qui les symbolise et pour assurer le soutien des plus pauvres, impressionne. Il faut souligner plus particulièrement la réussite de la description de l'action pastorale qui n'a guère de précédents et celle de l'analyse minutieuse des diverses associations à visées pieuses et d'intervention charitable. Enfin nous commençons à y voir plus clair quant à leur composition sociale et à leur part réelle dans la vie de la paroisse. Ces associations de masse sont assez différentes de celles qu'a analysées Caulier pour Notre-Dame.

La conclusion nous propose une hypothèse assez riche pour une nouvelle périodisation en histoire sociale et religieuse. Quelque chose de l'unité culturelle assumée par la paroisse du milieu du XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre, se défait irrémédiablement dans l'entre-deux-guerres. La participation aux activités rituelles essentielles ne sera pas touchée en premier, mais les principaux indicateurs de la socialité paroissiale se mettent à défaillir. Faute d'avoir pu les apprécier à leur juste valeur, historiens et sociologues se seront longtemps laissé aveugler par la stabilité de la pratique religieuse jusqu'au début des années soixante. Pourtant une nouvelle culture s'impose déjà dans l'entre-deux-guerres : mœurs nouvelles, nouveaux réseaux imaginaires, interpénétration des fonctions dans l'espace, création de nouveaux centres d'actions délaissant la médiation des sociétés paroissiales. Voilà sans doute quelques-uns des indicateurs auxquels il faudra consacrer davantage d'attention à l'avenir. Mais c'est dire également que le cadre paroissial cesse au même moment de s'imposer autant comme site d'analyse et qu'il faudra passer à un registre social supérieur. Saint-Pierre doit-il devenir le « Saint-Denis » des études portant sur la transition urbaine ? L'auteure est consciente de la séduction de son objet et nous laisse évaluer avec elle, en fin de parcours, la réponse à donner à cette question du caractère typique ou atypique de cette paroisse dirigée par une communauté religieuse. Il y a là matière à une ample réflexion dans les séminaires où se discute la recherche future.

Sachons gré à l'éditeur d'avoir permis la publication rapide de ce qui fut tout d'abord une excellente thèse, sans forcer l'érudition historique à se départir de son appareil savant de notes et de références. Mais il demeure tout à fait regrettable qu'à l'heure de l'informatisation généralisée des manuscrits on persiste à exclure cette « conversation seconde » de la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter, soit le bas de page. Quelle piètre idée se fait-on encore de la capacité des lecteurs !

Louis ROUSSEAU

*Département des sciences religieuses,
Université du Québec à Montréal.*

Miala DIAMBOMBA, Madeleine PERRON et Claude TROTTIER (dirs), *Les cheminements scolaires et l'insertion professionnelle des étudiantes et étudiants de l'université. Éléments d'un bilan d'études au Québec*, Sainte-Foy, Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval, 1991. (Cahiers du LABRAP, Études et documents, 10.)

Ce document constitue le premier jalon d'une étude plus vaste des cheminements scolaires et de l'insertion professionnelle des étudiants de premier cycle des universités du Québec. Il regroupe les communications présentées à l'intérieur d'ateliers portant sur l'enseignement supérieur. Quatre chapitres font état de la mosaïque des profils des étudiants universitaires au Québec, du travail salarié pendant les études, de la situation sur le marché du travail des diplômés de premier cycle et des commentaires formulés lors d'une table ronde. Les responsables ont voulu dépasser la question de l'accessibilité à l'université, jusque-là principal objet de la recherche, pour s'arrêter au taux de diplômation et à la multiplicité des cheminements universitaires, encore mal connus. Il s'agit de la première étape, forcément descriptive, d'une longue entreprise analytique.

L'ouvrage constitue une source importante de renseignements, qui regroupe la plupart des données existantes sur les effectifs étudiants universitaires, leurs caractéristiques socio-démographiques et leurs cheminements scolaires. Il montre la grande diversité des clientèles (proportion de femmes inscrites, retour aux études, etc.) et la diversification des modes de fréquentation de l'université (temps partiel, partage du temps entre les études et l'emploi, interruption des études, multiplicité des voies d'accès et des parcours scolaires, etc.), ce qui ressemble de moins en moins à la linéarité de cheminement qui existait auparavant. Cette masse de données est trop variée pour en faire ici un résumé exhaustif, et certaines sont déjà connues : proportion de la population féminine dans les programmes de premier cycle, chômage plus important des femmes diplômées, succès sur le marché du travail de certaines disciplines, etc.

Un des principaux intérêts de cette compilation, c'est de mettre en évidence les lacunes dans la façon dont les organismes publics compilent les données concernant la population étudiante : le manque d'information sur les caractéristiques sociodémographiques de certains sous-groupes (p. 62) ; l'inexistence des données sur le phénomène pourtant très répandu des changements de programme (p. 62) ; l'absence d'évaluation des politiques institutionnelles